



Études platoniciennes

2 | 2006
Le Timée de Platon

La cité grecque est soluble dans l'eau chaude

Jean-Marie Bertrand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesplatoniciennes/1071>

DOI : 10.4000/etudesplatoniciennes.1071

ISSN : 2275-1785

Éditeur

Société d'Études Platoniciennes

Édition imprimée

Date de publication : 16 juin 2006

Pagination : 203-206

ISBN : 978-2-251-44310-2

Référence électronique

Jean-Marie Bertrand, « La cité grecque est soluble dans l'eau chaude », *Études platoniciennes* [En ligne], 2 | 2006, mis en ligne le 11 août 2016, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesplatoniciennes/1071> ; DOI : 10.4000/etudesplatoniciennes.1071



Études Platoniciennes est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

LA CITÉ GRECQUE EST SOLUBLE DANS L'EAU CHAUDE

JEAN-MARIE BERTRAND

La ville des Grecs, dans sa perfection, devait être un espace où l'eau était fournie à chacun des habitants sans qu'il dût se restreindre. Cela tient à ce qu'elle est, comme le savait déjà Pindare qui fait de cette affirmation les premiers mots de sa première *Olympienne*, le bien le plus précieux qui soit. Les cités, dès l'époque ancienne de la Grèce, devaient donc être qualifiées de riches de cette ressource. Corinthe fut célébrée pour être *eubydros* par une épigramme de Simonide publiée à l'occasion de la bataille de Salamine, abondamment citée par la suite. Argos, en revanche, puissante mais assoiffée, *polydipsios* ne cessa d'être *anhydros* et indigne de son rang qu'à l'arrivée de Danaos et de ses filles, si l'on en croit Hésiode que cite Strabon, en donnant de la légende une interprétation positiviste (*Géographie*, 8, 6).

Eubydros est le premier des adjectifs qui apparaisse chez Ménandre de Laodicée (*Traité I*, 347, 7) dans la liste des thèmes à développer dans un éloge de ville. Libanius développe très longuement ce *topos* à propos d'Antioche. Il indique que l'on y trouve une fontaine, *krènè*, par maison et plusieurs même dans chacune (*Antiochique*, 11, 246). Il existe, de plus, des fontaines dans l'espace public coulant pour la montre. Antioche est ainsi présentée comme la ville de l'eau abondante, *aphthonos*. À l'inverse, dans la déploration pour Nicomédie, détruite par un tremblement de terre, il s'afflige de ce que les maisons et les bâtiments aient été mis à bas, mais le symbole de la mort de la ville est que les canalisations, *ochetoi*, avaient été brisées de telle sorte que personne, homme ou oiseau, n'avait plus rien à boire.

Dans ce type de discours, la possibilité que l'eau coule froide ou chaude au griffon même n'est pas envisagée, comme si la chose était implicitement inimaginable. Ce n'est pas fautive, pour les Grecs, pourtant, d'avoir pensé qu'il en aurait pu en être ainsi.

Homère, est, comme toujours, à l'origine de l'idée. Les filles de Troie avaient, avant la guerre, à leur disposition, pour laver leur linge splendide, les deux sources du Scamandre recueillies en deux cuveaux de pierre, l'une froide comme la grêle, l'autre chaude au point d'exhaler une vapeur semblable à la fumée d'un grand feu (*Illiade*, 22, 147-152). Strabon, qui avait tant lu Homère, n'avait pas retrouvé la source brûlante dont il pensa qu'elle avait été tarie par un tremblement de terre (*Géographie*, 1, 3, 17 ; 13, 1, 43). Elle existe pourtant, témoignage de l'activité volcanique de l'Ida riche en sources thermales. L'intérêt du passage tient à ce que l'image des bonheurs offerts par la paix fait douloureusement contraste avec celle d'Hector terrorisé passant auprès de ces lavoirs poursuivi par Achille. La ville ne se releva pas de ce que son héros, qui avait eu peur de devoir mourir comme une femme au moment de se préparer à lutter (*Illiade* 22, 125), fût tombé en un digne et dernier combat. Sans doute, était-il nécessaire au poète de lier la fuite du guerrier à cette évocation idyllique d'un monde féminin trop confortable. L'idée même que le destin d'Hector et de sa lignée était lié au fleuve et aux travaux féminins auxquels il participait en leur fournissant ses eaux était rendu manifeste par le fait que le héros appelait son fils du nom de Scamandrios (*Illiade*, 6, 402). Les femmes, si l'on en croit Platon (*Cratyle*, 392d), lui avaient donné ce nom qu'il n'était pas déraisonnable d'utiliser puisque le fleuve était d'une certaine façon le protecteur de la cité et l'avait prouvé en tentant de tuer Achille lors de son grand combat contre les Troyens (*Illiade*, 21, 190-380). De façon plus raisonnable et programmatique, en tant que garants du politique, les hommes de la cité désignaient l'enfant du nom d'Astyanax (*Maître de notre ville*)¹.

On connaissait dans le monde d'autres sources ou fontaines où coulaient le froid et le chaud, la plus célèbre était celle du temple d'Amon dans l'oasis de Siwah qu'Alexandre voulut atteindre, malgré les difficultés de l'itinéraire, pour se faire reconnaître comme fils du dieu. L'eau que les desservants appelaient l'eau du soleil coulait froide durant les jours les plus torrides, elle était chaude à la nuit, cette description voulait, essentiellement, rendre compte de l'inversion des phénomènes naturels aux frontières de l'œcoumène (Diodore, *Bibliothèque historique*, 17, 50, Quinte Curce, *Histoire d'Alexandre*, 4, 7, 17). Pausanias connaissait en Italie un fleuve où l'homme se sent geler quand il y pénètre avant que son corps ne brûle s'il y reste un moment (*Pélogèse*, 4, 35, 10). Strabon savait qu'en Perside, il n'était pas nécessaire de chauffer l'eau froide pour l'utiliser pour le bain, il suffisait de la stocker sur le toit des maisons et le soleil s'en chargeait ; elle était disponible ensuite par gravité (Strabon, *Géographie*, 15, 3, 10). Dans les thermes si nombreux

1. Hélène Monsacré, *Les larmes d'Achille*, Paris, 1984, ne traite pas de ce combat.

installés sur des sources naturellement chaudes où venaient se faire soigner les malades (Strabon en fait mention chaque fois qu'il en a l'occasion) il est évident qu'il était aussi distribué de l'eau froide sans que cela parût extraordinaire. L'idée que l'on pût avoir de l'eau froide et chaude à disposition, sans avoir besoin d'un système de chauffage, n'était pas, ainsi, totalement étrangère à l'expérience des Grecs ou du moins à ce qu'ils connaissaient des usages du monde. Cela semble, néanmoins, avoir posé un problème éthique².

La double source du Scamandre trouve sa semblable dans celle de l'Atlantide que fit jaillir Poseidon pour le bonheur de la mère mortelle des rois atlantes (Platon, *Critias* 113e) et dont l'usage est ce que décrit le *Critias* (117ab), comme l'a bien compris Luc Brisson dans les notes de la traduction qu'il a donnée du dialogue³, revenant implicitement sur l'idée qu'avait exprimée, en une sorte d'incise, Pierre Vidal-Naquet dans un article célèbre à juste titre⁴. Selon ce dernier, les commodités offertes par le dieu devaient être comparées à celles procurées par les Olympiens à Alkinoos le roi des Phéaciens (*Odyssée*, 7, 129). Il existe bien une double source dans l'île de Schérie, mais l'un des flux qu'elle procure est employé à irriguer le jardin du souverain, l'autre monte vers la demeure royale et fournit en eau potable l'ensemble des citoyens de la ville en ce qui semble bien être une unique fontaine. Ces deux sources sont froides, de toute évidence. Dans le monde des Atlantes, au contraire, l'eau chaude sert pour des bains dont tous les êtres vivant dans le palais, en été comme en hiver, profitent, rois, hommes, femmes et animaux domestiques, chacun dans les bassins qui lui sont assignés. Ce n'est qu'après usage que l'eau, refroidie sans doute, est employée pour l'irrigation des bois sacrés avant que le surplus qui semble inépuisable ne se déverse par des canaux dans la mer. Le circuit de l'eau froide est moins précis mais il doit être conforme aux usages ordinaires et ne mérite donc pas d'être marqué de façon particulière.

Athènes mythique est face à l'Atlantide. Les saisons ne sont abolies ni dans le monde des Athéniens, ni dans celui des palais des rois, car les activités des uns comme des autres se déplacent au gré de la succession de l'hiver et de l'été. L'eau, parmi les biens naturels d'usage quotidien utilisés dans chacune des cités, pour ne rien dire des métaux précieux répandus à foison d'un côté mais interdits de l'autre, est le signe principal et l'élément constitutif de l'opposition qui existe entre les deux sociétés. La source qui abreuve les soldats athéniens et leur famille est unique (*Critias*, 112c-112d), l'eau en est tempérée, *eukras*, de telle sorte qu'elle est bonne à boire en été

2. René Ginouvès, *Balaneutikè : recherches sur les bains dans l'antiquité grecque*, Paris, 1962, p. 216-217.

3. Platon, *Timée/Critias*, Paris (GF-Flammarion), 1992 (1ère édition).

4. Pierre Vidal-Naquet, « Athènes et l'Atlantide » *Revue des Études Grecques* 1964 repris dans *Le chasseur noir*, 2ème éd., Paris, 1983, p. 335-360 (p. 342-343).

comme à l'hiver, mais elle est un mixte comme l'adjectif qui la qualifie, l'indique. On pourrait penser qu'elle est tiède et qu'elle n'est plaisante à boire, ni en été, ni en hiver, ce qui serait se moquer de Critias ou de Platon lui-même, et ne correspond pas à l'usage du terme dans l'ensemble du corpus de la langue grecque.

Les gardiens athéniens vivent entre eux sans contact avec le reste de la population de la cité. Dans la cité des *Lois* Platon réserve les bains chauffés au bois aux seuls hommes âgés, vieux travailleurs dont il faut soigner les corps usés (*Lois*, VI, 761c-d). L'eau chaude naturelle de l'Atlantide, dont le flux est inépuisable, permet de mêler à une même activité balnéaire rois et personnes privées, hommes et femmes, humains et animaux. Même si les bassins sont distincts pour chaque catégorie d'usagers, ils n'en sont pas moins les uns et les autres dotés d'une décoration, *cosmèsis*, adaptée à leur nature et sans doute à leur capacité à en jouir. Il y a là, de la part du philosophe, dénonciation implicite du mélange des êtres, de la rupture des frontières entre les catégories classificatoires permettant de distinguer les êtres vivants. Devant le tableau scandaleux de ces thermes atlantes, on se trouve, de fait, inévitablement renvoyé à l'image de désordre que procure la démocratie radicale. L'homme, la femme, l'esclave et l'animal se côtoient dans la ville pervertie par ce semblant de constitution sans que cela semble choquer quiconque. Bien évidemment, le moins doué pour la vie sociale et morale, qu'il soit chien, cheval ou âne, y impose à qui devrait se conduire en maître l'exercice de ses caprices devenus droit et liberté (Platon, *République*, VIII, 563b-d).

Zeus fit disparaître l'Atlantide comme il ferait mourir Troie où le goût du luxe, *tryphè*, et l'orgueil, *hybris*, trouvaient leur origine la plus évidente dans le fait que les filles pouvaient y faire la lessive à de belles sources sans trop de peine, *mè dyschérôs*, l'été comme l'hiver, puisqu'elles avaient à leur disposition eau froide et chaude (Dion Chrysostome, *Discours I tasiqne*, 33, 20-22). L'eau chaude trop facilement dispensée contribue à la perte des États, on comprend que les panégyristes aient évité d'en vanter l'usage.